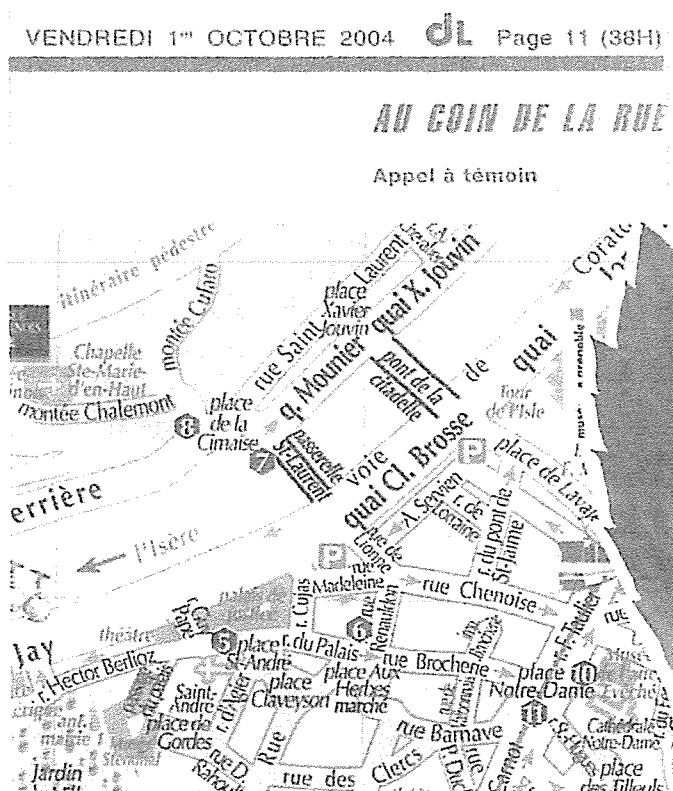


En marchant, c'est comme dans le train, le paysage change tout le temps. J'arrive sur le quai Xavier Jouvin avec son parapet en pierre blanche. Plus d'arbres. Le quai se resserre. Sur le ciment, des lignes que je ne dois pas franchir.

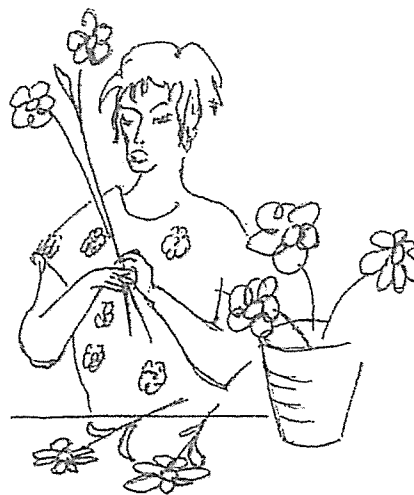


La rivière en contrebas file plus vite que moi, il faudrait que je coure pour arriver à la suivre mais non, aujourd'hui, je n'ai pas envie de courir. J'arrive à une place minuscule au niveau du pont de la Citadelle avec, juste au milieu, Xavier Jouvin, poète ou ancien maire, il faudra que je me renseigne, dans la même pierre

blanche, sur un socle assez haut, le regard tourné vers nous. Son arrière petit-fils habite dans le quartier. C'est fou ce qu'il lui ressemble.

Je traverse l'Isère sur le pont Saint-Laurent, une passerelle métallique sans voitures, une sorte de Pont des Arts. Je voudrais savoir si Gilles est toujours là, assis sur la petite bordure, en train de lire. Le froid ne lui fait pas peur, ni le vent. Il bouquine toute la journée. Je ne sais pas pourquoi Gilles s'absente parfois, mais aujourd'hui, il est là, ou je l'imagine, va savoir, la casquette bien enfoncée sur le crâne.

Gilles n'interpelle pas les passants, il laisse une casserole rouge un mètre devant lui avec quelques pièces jaunes. Quand il ne lit pas, il rêve.



Du temps des Romains, il y avait déjà un pont à cet endroit et ce pont était le seul pour franchir la rivière, mais Gilles pense à autre chose. Il attend la crue millénaire qui va tout emporter.

Tout en marchant, j'essaie de déchiffrer sur le macadam un poème à moitié effacé où il est question de

la vie et de la mort.

Place aux Herbes, juste devant le café *L'Épicurien*, la marchande de fleurs confectionne des bouquets. Elle joue une partition. Autour d'elle, des fleurs dans des seaux. Elle en tire une, la cisaille, et l'entortille avec les autres. Rapide, toujours souriante.

Dans la petite queue qui s'est formée, on se parle. Le soleil est encore plus bas. Il inonde la Grande Rue et, dans le contre-jour, je ne vois plus que des silhouettes avec des ombres immenses.

Des éclats de voix se mêlent à des bruits de pas. Des talons heurtent le sol, des petits pas ou des gens pressés, il y a aussi un cri d'enfant, c'est peut-être un cri d'hirondelle. Quand le soleil disparaît, la rumeur se fond dans ma mémoire.

69 - La bicyclette

© 1968 by Éditions SARAVAH & Éditions 23

Musique de Francis Lai
Paroles de Pierre Barouh

6 Gm

1. Quand on par - tait de bon ma - tin Quand on par - tait sur les che - mins
2. Faut dire qu'elle y met - tait du cœur C'é - tait la fil - le du fac - teur
3. Quand le so - leil à l'ho - ri - zon Pro - fi - lait sur tous les buis - sons

Gm FMaj7 F6 Gm

À bi - cy - clet - te
À bi - cy - clet - te
Nos sil - hou - et - tes

Nous é - tions
Et de - puis
On re - ve

Gm

quel - ques bons co - pains Y'a - vait Fer - nand y'a - vait Fir - min Y'a - vait Fran - cis et Sé - bas - tien
qu'elle a - vait huit ans Elle a - vait fait en le sui - vant Tous les en - fants en vi - ron - nants
nait four - bus, con - tents Le cœur un peu va - gue pour - tant De n'é - tre pas seul un ins - tant

F Fm Bbm6 Eb Fm/Ab

Et puis Pau - let - te
À bi - cy - clet - te
A - vec Pau - let - te

Gm é - tait tous a - mou - reux d'elle On se sen -
Quand on ap - pro - chait la ri - vière On de - po -
Pren - dre fur - ti - ve - ment sa main Ou - bli - er

Db Eb

tait pous - ser des ailes
sait dans les fou - gères
un peu les co - pains

Fm 3

À bi - cy - clette
Nos bi - cy - clette
bi - cy - clette

Bbm Bbm Bbm Bbm

Sur les pe - tits che - mins de terre On a sou - vent vé - cu l'en - fer
Puis on se rou - lait dans les champs Fai - sant naître un bou - quet chan - geant
On se di - sait c'est pour de - main J'o - se - rai, j'o - se - rai de main

Pour ne pas
De sau - te
Quand on i

Ebm Bbm Bb4 F Gm

met - tre pied à terre
relles, de pa - pil - lons
ra sur les che - mins

Gm FMaj7 Gm

De Et À
vant de
Pau rei
cy
lette
nettes
clette

L'amour, la nature

C'est quoi la nature, demande l'enfant

c'est toi et c'est moi, c'est la chouette
le rouge-gorge et l'alouette
le chèvrefeuille et le chiendent
répond la mère

c'est quoi l'amour, demande l'enfant

la chèvre et le chevreau, le roseau et le vent
c'est tout ce qui inonde
sans jamais posséder, ni les hommes ni le monde
répond la mère

c'est quoi le monde, demande l'enfant

c'est ici et maintenant
à prendre ou à laisser
un vase à remplir et qui peut déborder
répond la mère

qu'est-ce qu'on fait dans le monde, demande l'enfant

on fait des rêves et on grandit
on fait une trace pour qu'il soit dit
puis on s'en va, les pieds devant
répond la mère

et l'enfant s'endormit.

Jours de mistral

Dans les années trente, lorsque nous sommes arrivés en famille à Marseille, j'ai su ce que c'était que le vent. On ne disait pas le vent, on disait le mistral.

C'était mon ennemi. Pour traverser les carrefours qui mènent à l'école, il fallait se battre. Je prenais mon élan, je me penchais en avant pour me faire plus petit et je me jetais dans un torrent d'air qui voulait m'emporter avec lui.

Le mistral souffle par rafales. C'est traître, une rafale. Lorsque le vent retombe, on tombe avec, comme un pantin dont on lâche les ficelles.

Sur de vieilles photos prises sur le parvis de Notre Dame de la Garde, la Bonne Mère, on nous voit serrés les uns contre les autres. Nos cheveux partent dans le même sens. Sur une autre prise par ma mère, mon père tient son chapeau d'une main, bien planté sur sa tête, de l'autre il s'appuie sur une hanche d'un air désinvolte.

En plus du chapeau et pour être sûr de ne pas être décoiffé en allant travailler, mon père se mettait une couche de Gomina dans les cheveux tous les matins.

J'ajoute, parce que c'est important, qu'une fois par an, nous avions le droit, ma sœur et moi, de le décoiffer et de le recoiffer à notre idée. En lui tendant une petite glace pour qu'il se voie.

Quand mon père partait à Paris pour son travail, je l'accompagnais à la gare au train de nuit. Plus tard on l'a baptisé Mistral, ce train, car il allait si vite qu'on arrivait à faire le voyage de Marseille à Paris dans la journée.

Mistral vient du provençal et signifie maître vent. A Marseille, on se soumet au maître de mauvaise grâce. On se plaint de ses coups, de sa violence.

On dit que mistral s'est renforcé depuis qu'il y a l'autoroute. Il y a sûrement du vrai là-dedans.

En hiver, c'est dur. On connaît le tarif. Il y en a pour 3,6 ou 9 jours.

Bref, on compte les jours.

Le temps a passé.

Je me suis réconcilié avec le mistral. Je n'habite plus Marseille, mais plus à l'est, dans le Var. Le mistral souffle toujours, mais il a déjà donné ses coups les plus rudes dans la vallée du Rhône à Montélimar, Aix en Provence et Marseille.

En arrivant à la mer, il trouve là un adversaire de taille. Il bifurque sur les deux côtés, vers Sète et vers Toulon. Lorsqu'il arrive à Toulon, il a perdu la moitié de ses troupes et à Fréjus, il se traîne.

Dans le Var, on ne se plaint pas trop.

Moi, je me réjouis.

Avec le mistral, l'air est sec, le ciel est clair et les nuits étoilées.

La mer a une couleur indéfinissable que les peintres n'arrivent pas à reproduire tout à fait. Quelque chose d'intense et de vif où le bleu est majoritaire en eau profonde avec du vert sur les bancs de sable.

L'hiver, lorsque le mistral se lève sur la Provence, la France grogne. Il pleut ou il neige partout sauf chez nous. On se frotte les mains. A nous le beau temps.

Bien sûr, quand le vent souffle, ce n'est pas toujours le mistral.

Si le beau temps gagne tout le pays ou presque, on récupère un vent d'est, une espèce de vent maritime doux et humide qui rend la chaleur insupportable durant l'été.

En Août, parfois, on a droit à une variante, le vent tournant. Un vent qui se lève à l'ouest, vient du sud à midi et repasse à l'est le soir.

J'ai une girouette sur le toit. On se dispute souvent mais finalement, elle a toujours raison.
